

portrait

{ d'enseignant }



Photo © Gérard Alba

Araceli Montilla

Professeur à la haute école Lucia de Brouckère dans le département pédagogique, Araceli Montilla forme les futurs instituteurs et institutrices du primaire pour la discipline français. Par la place qu'elle occupe, elle est au cœur des questions de transmission.

1.

Mes parents ont quitté l'Espagne pour la Belgique en 1965. Mon père voulait faire des études mais il en a été empêché par le contexte familial ; il a arrêté l'école à quatorze ans. Ma mère, elle, est une fille naturelle et n'a jamais été scolarisée – l'Église, dans l'Espagne franquiste d'après guerre, était encore très puissante. Mon père lui a appris à lire mais elle n'a jamais su écrire. En Belgique elle a travaillé comme femme de ménage avant de devenir gouvernante dans un petit hôtel trois étoiles. Malgré son illettrisme, elle gérait toute une équipe. Pendant la journée, elle retenait tout par cœur et lorsqu'elle revenait à la maison, elle nous demandait de le retranscrire. Par la mémoire, elle surcompensait son illettrisme. Mes sœurs me disent que quand j'étais petite je cherchais à lui apprendre à écrire mais moi je n'ai pas de souvenirs de ça. J'ai mis du temps à me rendre compte que tout mon travail de professeur tournait autour de la manière que l'on a de rentrer dans la langue écrite.

2.

Mon professeur de français, en cinquième et sixième secondaire, Monsieur Delforge, était un type formidable. Il ne correspondait pas du tout à l'image que l'on peut se faire du professeur traditionnel – organisé, structuré – mais il adorait la littérature et arrivait à nous communiquer cet amour – la littérature contemporaine, surtout, Camus, Kundera, Gary... Son cours, c'était une sorte de salon littéraire où il parlait de la vie et nous ouvrait au monde. C'était un passeur de culture.

Comme il était également astrologue, plutôt que de nous enseigner la biographie des auteurs, il venait avec leur carte du ciel. C'est lui qui, à la fin de la sixième, m'a encouragée à aller en romane. Il a cru en moi à un moment où je me sentais perdue. Il m'a dit : *J'ai regardé dans ta carte du ciel et, l'année prochaine, si tu vas à l'Université, je te garantis que tu réussiras.* Et j'ai réussi.

3.

Quand je suis arrivée en romane, la plupart des gens de mon âge sortaient d'écoles élitistes, connaissaient la culture classique, avaient lu Balzac, Zola. J'avais l'impression d'être une ignorante. Un jour, je l'ai reproché à Bernard Delforge. Il m'a dit : *Tu es gonflée de critiquer mon cours.* Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que ces savoirs-là, ce sont des savoirs morts. C'est ce que l'on en fait qui est important. Ce n'est pas parce qu'on a lu Balzac qu'on est un meilleur romaniste.

En romane, je découvre la linguistique. Je pense que ce qui m'a plu dans cette discipline, c'est qu'elle m'a aidée à rentrer dans une compréhension plus fine de la langue française – qui n'est pas ma langue maternelle puisque je parlais espagnol à la maison. L'un des objectifs les plus importants de l'enseignement primaire, c'est de faire entrer les

enfants dans la culture écrite et pour cela il faut avoir une approche réflexive sur la langue et bien comprendre son fonctionnement. En linguistique, les professeurs avaient un regard très critique sur l'orthographe et la grammaire. Le français est une langue infernale, son orthographe est d'une opacité incommensurable, son apprentissage est long, difficile, douloureux à cause de toutes les aberrations qu'elle comprend. Par ses difficultés, elle permet quelque part implicitement de perpétuer une sélection sociale.

4.

Je n'ai jamais terminé mon agrégation. Après deux heures de stage, je me suis enfuie. Nous ne recevions aucune formation préalable au stage alors que pour moi, qui me sentais très insécurisée, elle était nécessaire. Le seul modèle que j'avais, c'était celui de Bernard Delforge mais pour faire ce qu'il faisait il fallait une aisance impossible à avoir à vingt ans. Alors, pendant deux heures, j'ai lu mes notes. Les élèves n'ont pas bronché mais je sentais bien qu'ils me regardaient avec pitié. Ce fut quand même l'occasion d'une courte mais intéressante rencontre avec le maître de stage, Jean-Maurice Rosier. Pour lui, la littérature est un produit de consommation destiné à une certaine catégorie sociale. Elle est là pour distinguer. Je découvre le travail de Bourdieu par son entremise.

5.

Au sortir de mes études, je dois travailler. J'enseigne notamment à Charles Janssens où je découvre une équipe de professeurs formidables. Ils sont là pour m'aider, me filer leurs cours, les grilles d'évaluation. J'apprends. J'ai été formée à la didactique par accompagnement.

J'avais une classe de quatrième – une majorité de garçons, des basketteurs, des rappers, qui avaient déjà mis deux professeurs en dépression. Et ça a tout de suite collé. Après coup je me suis rendu compte que c'est sans doute grâce ma culture populaire que j'ai pu accrocher avec eux. Je ne parlais pas comme eux, je ne m'habillais pas comme eux, mais comme eux j'avais joué dans la rue, comme eux je n'avais jamais fait d'activités culturelles avec mes parents. Dans mon enfance, les loisirs c'était la télévision, la rue – et puis la bibliothèque. Je pense donc que j'avais les codes qu'il fallait pour m'adresser à eux. C'était un groupe agité, oui, mais c'était des chouettes kets qui simplement n'avaient pas de culture scolaire. J'ai beaucoup appris à leur contact. Je pense que nous sommes des transmetteurs de culture mais que eux aussi peuvent nous transmettre des choses. C'est eux qui m'ont appris qui était Malcom X, par exemple.

6.

Une des questions qui me titillent constamment c'est : comment l'école peut-elle essayer de diminuer – diminuer, c'est peut-être prétentieux mais disons, de réduire

un tout petit peu les inégalités sociales ? La tâche est rude parce qu'institutionnellement nous ne sommes pas dans les conditions pour la faire. Le temps scolaire, par exemple, est identique pour tous les enfants. Or apprendre ça prend du temps. Dans le scolaire, on veut que tout se fasse vite. Moi, avec mes enfants, je compense beaucoup à la maison ce qui ne peut pas être fait dans le temps imparti à l'école. Les enfants qui n'ont pas cet entourage-là, comment voulez-vous qu'avec le même temps scolaire, ils s'en sortent ? Ils ont les mêmes neurones que les autres, ils sont intelligents, mais ils ne viennent pas avec les présupposés sur lesquels nous, enseignants, travaillons – ils en ont d'autres. Leur culture est riche mais orale – et en plus, souvent, elles n'est pas francophone. Les modes d'apprentissage en milieu populaire sont différents : on apprend par imitation. Quand ma mère m'apprenait quelque chose, il n'y avait jamais de média livre : elle me montrait comment faire. Et on n'est pas du tout là-dedans dans l'enseignement actuellement.

Les enseignants qui travaillent dans ces écoles devraient être conscients de cette question des présupposés. Il y a quelques semaines encore, je travaillais le texte poétique avec des étudiants de deuxième. J'arrive avec *Le dormeur du val*, je leur demande : *Qu'est-ce que vous avez sous les yeux ?* en me disant, ça au moins ils l'ont lu. Eh bien non. Rien. J'aurais pu leur dire : *Vous êtes vraiment des crétiens, vous n'avez pas lu Rimbaud.* Non. Je me suis dit que c'était l'occasion de le découvrir ensemble. Je me revois en première année, en romane, à l'ULB : j'avais l'impression que les autres étudiants étaient bien plus intelligents que moi. Après j'ai compris que leur culture n'était pas liée à leur intelligence. On leur avait juste présenté les *bonnes œuvres*, celles qu'il *fallait connaître*. Socialement, scolairement, ça fait bien de connaître *Le dormeur du val*. Au fond, c'est ce que je reprochais à Bernard Delforge : *Tu ne m'as même pas faire lire Balzac.* C'est pour ça que je suis très respectueuse vis-à-vis de mes étudiants. Ne pas savoir, on peut le vivre de manière vraiment honteuse. Pendant des années je me suis dit : *Ce n'est pas ta place ici, tu n'as pas de légitimité.* Aujourd'hui je suis apaisée par rapport à ça. J'ai pu prendre de la distance. En lisant Bernard Lahire, *Culture scolaire et inégalités sociales*, j'ai pu me positionner comme un être pensant et découvrir que ce qui m'apparaissait comme des carences n'en était pas. J'avais une autre culture et cette culture était une force : culture de l'oralité, de la rue.

7.

Dans ma classe, je construis un patrimoine culturel, un socle sur lequel nous allons pouvoir nous appuyer, mes étudiants et moi. Le cours de première, par exemple, c'est le socle commun : grammaire normative,

introduction à la linguistique, analyse de la littérature jeunesse... Du coup, quand je suis en deuxième, quand je dis *phonème*, tout le monde sait ce que c'est – ou en tous cas l'a su et sait où aller chercher l'information. Ce langage commun, ce patrimoine culturel commun, il est fait des savoirs scolaires mais il peut aussi s'enrichir d'un stage avec *Pierre de Lune*, des visites que l'on aura faites pendant l'année, des discussions que l'on

Amener les jeunes là où on ne les attend pas

aura eues... La culture scolaire n'est pas tout. En primaire, par exemple, c'est important que les enfants viennent en classe avec les histoires que leurs parents ou grands-parents leur racontent. On enrichit. On devrait travailler davantage cette notion de patrimoine culturel commun à la classe – quelque chose que l'on construit ensemble, et pas les présupposés que les élèves sont censés connaître et sur lesquels on n'a pas de maîtrise.

8.

La rencontre avec *Pierre de Lune* s'est faite un peu par hasard. Il y a une dizaine d'années, j'ai proposé à une de mes classes un premier atelier autour du conte. Par la suite j'ai participé à des formations pour les enseignants, notamment en danse contemporaine. C'est là que je me suis rendu compte que le corps était quelque chose d'important pour moi. Mes parents viennent du sud de l'Espagne et la culture qui est prégnante là-bas, c'est le flamenco. J'ai baigné dans cette culture-là : mon père chantait le flamenco, mes sœurs le dansaient. Et si moi je ne l'ai jamais dansé, je sais que j'ai tout le temps besoin de toucher les autres, de bouger. Dans la classe, intuitivement, j'ai toujours circulé pour être proche des élèves. En fait, je suis intimement convaincue que, quand on est dans une classe, ce qui prime, c'est la présence. Dans le cursus des futurs professeurs, il y a beaucoup de didactique et de cours théoriques mais ce qui va soutenir tout ça, c'est la présence du corps et ce qu'il communique non verbalement. Or, le seul moment où cette question est abordée, c'est lors des stages dans les classes du primaire, et là, c'est trop tard. Donc, en

organisant des ateliers avec *Pierre de Lune*, je me dis : c'est là que nous allons pouvoir questionner la présence du corps. C'est ça, l'enjeu. Le corps va devoir prendre des risques.

En deuxième et en troisième, pendant une semaine, les étudiants sont donc confrontés à une pratique artistique, danse ou art de la parole, encadrée par un artiste qui est lui-même dans la pratique. Cette année, par exemple, nous avons travaillé avec deux danseuses qui les ont fait danser seuls, en quatuor, collectivement, avec une grande liberté. Ça a créé une incroyable cohésion dans le groupe. Ils ont enfin réussi à se regarder, se toucher – avec pudeur. On est dans un métier de la relation humaine et ce qui fait l'essence de cette relation est évacué dans leur formation.

Ce que l'on fait là est essentiel et en même temps tellement à l'opposé de ce qui se pratique dans le système scolaire : le savoir scolaire est évacué, nous sommes tous sur le même pied d'égalité, les étudiants sont confiés à des personnes qui vont les prendre comme ils sont parce que justement il n'y a pas de présupposés. Les artistes sont à l'opposé de ce que l'école fait avec eux.

Ce qui me pose encore question, c'est que je dois les obliger à participer à ces ateliers. Mais bon, la plupart me disent : *Je n'avais pas envie, j'étais plein d'appréhension, et en fait j'ai vraiment appris quelque chose.*

Et puis c'est chouette de rencontrer un artiste. Un artiste c'est une personne qui a un regard particulier sur le monde et qui choisit un mode d'expression particulier pour exprimer ce regard. Je pense que tout le monde ne peut pas être artiste mais je pense aussi que tout le monde a le droit d'exprimer par une pratique artistique ce que l'on est et le rapport que l'on a avec les autres et avec le monde.

9.

Si nous n'avons pas envie de participer à la reproduction des inégalités, nous devons apprendre à faire un pas de côté et essayer, ne fût-ce qu'au sein de la classe, d'un tout petit peu changer les choses. Les ateliers *Pierre de Lune* contribuent à faire des petits pas de côté. Nous ne pouvons pas laisser ces jeunes là où on les attend, il faut essayer de les amener là où on ne les attend pas. Cette année, dans un des mes groupes, il y avait un garçon, Kevin, qui est le stéréotype parfait du fan de foot – mais par ailleurs un excellent didacticien, comme quoi, il faut se méfier des apparences. Au début il me disait : *Oh moi je n'aime pas la danse, je ne veux pas danser, je ne veux pas mettre de tutu.* Finalement, la danse, pour lui, ça a été une découverte incroyable. Amener les jeunes là où ils n'iraient jamais, là où ils ne s'autoriseraient jamais à aller, là où ils n'ont pas envie d'aller, c'est aussi le rôle de l'école je crois.